

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Grand marcheur, grand liseur, grand voyageur
La marche peut-elle être une thérapie?
Jean-Paul Desbiens, *Journal d'un homme farouche*, Montréal,
Boréal, 1993, 362 p.

Adrien Thério

Number 72, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38282ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)
Productions Valmont

ISSN
0382-084X (print)
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1993). Review of [Grand marcheur, grand liseur, grand voyageur : la marche peut-elle être une thérapie? / Jean-Paul Desbiens, *Journal d'un homme farouche*, Montréal, Boréal, 1993, 362 p.] *Lettres québécoises*, (72), 51–52.



Grand marcheur, grand lecteur, grand voyageur

La marche peut-elle être une thérapie ?

JOURNAL
Adrien Thériot

IL N'EST PAS DIFFICILE DE LE CROIRE après avoir lu le *Journal* de Jean-Paul Desbiens. Ce n'est pas seulement la marche qui semble le nourrir, c'est la grande nature et surtout l'eau. Au lac Saint-Jean, ce sont les longues marches devant le lac en été, sur le lac en hiver. À Sainte-Foy et dans les environs, c'est le fleuve qui l'attire. Et ces marches, elles durent parfois des heures, c'est-à-dire des kilomètres. C'est une façon comme une autre de faire de l'exercice physique. Mais c'est aussi une façon de se remettre d'aplomb. Après avoir lu ce journal, on peut se dire que l'auteur avait bien besoin de se remettre d'aplomb, au moins une fois par semaine, pour pouvoir continuer à mener cette vie trépidante qui a toujours été la sienne. On dirait, à certains moments, qu'il en a assez de toutes ces demandes de conférences, de participation à des colloques, d'invitations de toutes sortes. Pourtant, si elles tombaient toutes, il se sentirait désemparé. Heureusement pour lui, je crois qu'on n'a pas fini de réclamer ses services.

Un journal pas facile à lire

Ce journal n'est pas facile à lire. Pour plusieurs raisons. Premièrement, il y a trop d'entrées qui ne font que quelques lignes. S'en suit une énumération de dates, parfois six ou sept sur une seule page. Si cela se produisait une fois de temps en temps, on pourrait passer pardessus pour arriver à des passages qui retiennent davantage l'attention. Deuxièmement, les citations pleuvent à toutes les pages. Je comprends que le frère Desbiens soit un grand lecteur et qu'il lise la plume à la main. Cela ne veut pas dire que la vision de tous ces grands catholiques de droite dont il se nourrit intéresse le premier venu. J'ai pratiqué un peu quelques-uns de ces auteurs il y a belle lurette. Je me demande ce que certains d'entre eux ont apporté au catholicisme en général. Je

pense à Alain qui est cité 17 fois. Ces citations d'Alain me convainquent que j'ai probablement raison de me poser cette question. Aucune ne m'a paru vraiment essentielle. Et je ne peux m'empêcher d'être en peu méchant en citant M. Desbiens lui-même qui dit :

Lire peut dispenser de penser, à moins qu'on ne lise le crayon à la main et qu'on ne consigne sa réflexion dans un cahier.

Justement, je préférerais que l'auteur lise sans crayon. Sa réflexion serait peut-être plus substantielle. Je sais bien qu'Alain vient tout de suite à sa rescousse en disant : «Aucun homme ne pense jamais que sur les pensées d'un autre.» Je ne suis pas sûr que ce soit toujours vrai. Mais qui suis-je pour en vouloir à cet Alain et à tous les autres comme Maritain, Bergson, le père Carré, Léon Bloy, Pascal, Renan, Thomas d'Aquin, Jean Guitton, Saint-Augustin qui aident un catholique à mieux vivre sa vie ? Troisièmement, il arrive souvent que l'auteur nous dise qu'il vient de rencontrer tel personnage bien connu. Qu'il soit homme d'Église, intellectuel ou politicien. On se dit aussitôt que M. Desbiens va nous raconter ce qui s'est passé entre eux, mais il nous laisse là sans raison, sans explication, et passe à autre chose. Qu'est-ce que le cardinal Léger a bien pu lui dire, par exemple, la première fois qu'il l'a rencontré ? À d'autres moments, on voudrait que l'auteur développe des sujets qui semblent intéressants. Mais il n'en voit pas la nécessité parce que, le sujet en question, il en a débattu ou il en débattera dans une conférence qu'il a faite ou qu'il fera. Je sais bien qu'il n'est pas très facile de résumer chaque fois le sujet d'une conférence, mais il n'en demeure pas moins que le lecteur reste souvent sur sa faim. Même chose quand il s'agit d'éducation. Il en est souvent question, mais il est impossible de savoir ce que M. Desbiens pense du système actuel qui, à l'école secondaire ou au collège, prépare nos étudiants pour l'université. Il semble pourtant assez controversé. L'auteur a certainement des idées précises au sujet de certaines corrections à apporter au programme. Encore une fois, pour en savoir plus long, il faudra un jour lire ces conférences s'il décide de les publier.



Et la politique ?

Est-ce que M. Desbiens s'intéresse à la politique canadienne, québécoise, internationale ? Il est impossible qu'un écrivain qui sait si bien, à certains moments, dénoncer les erreurs de tous ceux qui nous briment dans nos droits n'ait pas sa petite idée sur les politiques de nos gouvernements. Mais il semble que ce ne soit pas une préoccupation centrale chez lui. Le nom de Trudeau revient à six reprises dans le livre et celui de Bourassa à quatre reprises. Presque chaque fois, c'est en passant, dans une lettre que l'auteur a reçue ou dans une énumération de plusieurs chefs d'État. Mulroney n'est pas nommé une seule fois. Pourtant, c'est bien lui qui a fait la pluie et le beau temps au Canada depuis 1985. M. Desbiens revient à quelques reprises sur le référendum du 26 octobre 1992. Il était pour le «non». Il a dit pourquoi dans un article publié dans *La Presse*. Comme il nous l'apprend, il était, en votant «non», en compagnie de Jacques Parizeau et de Claude Béland. Une compagnie qu'il n'aime pas beaucoup, ajoute-t-il. À un autre moment, il souhaite un nouveau référendum sur la souveraineté du Québec. Il insiste pour qu'on pose, cette fois, la question clairement et il espère que le «oui» l'emportera. Un peu surprenant de la part d'un homme qui semble avoir de solides attaches avec le Canada et qui croit que ce pays, pour être plus facile à gouverner, devrait être divisé en cinq régions plutôt qu'en dix provinces.

atelier de
composition

MHR
i n c.

Depuis 1971

Atelier de composition MHR inc.
22, avenue Balzac
Candiac, Qc
J5R 2A7

Tél.: (514) 659-9712

Fax: (514) 659-9710

- ◇ Traitement de textes
- ◇ Mise en page
- ◇ Graphisme
- ◇ Édition électronique
- ◇ Digitalisation
- ◇ Sortie laser à haute résolution

**De l'expérience à revendre,
pour si peu!**

Un homme de foi

En fait, M. Desbiens s'intéresse beaucoup plus à la politique internationale qu'à celle du Canada ou du Québec. Il revient souvent sur les événements qui se sont produits dans l'ex-URSS, dans la Russie d'aujourd'hui, sur les guerres atroces de l'ancienne Yougoslavie, sur la partie dure qui se joue en Israël (il a d'ailleurs consacré un livre à ce pays) et, enfin, il cite Jean XXIII et Jean-Paul II ou commente leurs propos à plusieurs reprises. D'une certaine façon, il est normal qu'il se penche plus souvent sur les déboires de l'Église catholique ou sur les généraux qui lui indiquent la bonne marche à suivre. Après tout, ce frère n'a jamais eu l'intention de défroquer. Après la publication de ses *Insolences*, certains de ses supérieurs lui ont fait la vie dure. Il a réussi à passer à travers ces épreuves et à se retrouver quelques années plus tard plus fort que jamais. En fait, on peut se demander quelles raisons ses supérieurs ont pu invoquer pour lui conseiller de quitter la communauté de Maristes. Il n'avait offensé l'Église en rien. Mais il troublait l'ordre établi. S'il y a une chose qui ressort clairement de très nombreuses pages de ce livre, c'est la foi solide de Jean-Paul Desbiens en Jésus-Christ, en l'Église catholique. M. Desbiens n'est pas un mystique. C'est un homme qui a besoin d'agir, d'aider les gens qui l'entourent, de faire en sorte que la société évolue dans le bon sens. Il a quand même des doutes comme d'autres grands chrétiens. Comment, par exemple, interpréter une phrase pareille : «Quant à moi, je prétends croire en la vie éternelle. J'espère que j'y crois. Je prie pour croire pour de bon» ?

Par ailleurs, il s'adresse si souvent à Jésus, son sauveur, que les choses aillent bien ou mal, et avec de tels élans d'espérance, qu'on ne peut douter un moment de sa foi profonde. Mais il ne croit pas à un Dieu vengeur, ce qui, à mon sens, élimine l'enfer. Mais l'enfer, il a sa façon à lui de le concevoir. Si cet homme d'Église a su garder raison froide en lisant *Des eunuques pour le royaume des cieux : l'Église catholique et la sexualité* de Uta Ranke Heinemann, une théologienne allemande, c'est qu'il est bien ancré dans sa foi. Ce livre, je l'ai lu il y a quelques années. Je me disais qu'il serait très difficile à un catholique de justifier cet amoncellement d'horreurs qui ont accompagné l'Église tout au long des siècles. M. Desbiens appelle cela «un immense sottisier» mais cet «immense sottisier» ne l'ébranle pas du tout. Il sait que l'Église n'a pas toujours été dirigée par des saints. Cela ne change rien à la doctrine.

En terminant, je dirai à ceux qui seraient tentés de mettre le livre de côté, à cause d'une certaine aridité, après en avoir lu une partie, de passer aux années 1991 et 1992. Ce n'est pas parce que ces années sont tout juste derrière nous. C'est que l'auteur réussit davantage à retenir notre attention. Par la suite, ils voudront peut-être revenir aux années antérieures. Je le souhaite.

P.S. «L'ulcère d'estomac : la maladie des hommes qui sont mal dans leur peau, pour avoir enfilé une peau qui n'était pas la leur.» (Michel Tournier) Je réponds que si Michel Tournier avait eu une hernie hiatale, il aurait soigné ses ulcères (pluriel) plutôt que de concocter cette brillante définition.